



Panique dans les salles ! Le premier long de Patar & Aubier

C'est le gag le plus gonflé de l'année que s'apprête à commettre le duo Patar & Aubier en propulsant le 17 juin dans les salles belges et courant octobre chez nous (après des projections à Cannes, hors compétition, puis à Annecy) le long métrage *Panique au village*, dérivé de la série du même nom, dont l'unique saison marqua durablement les esprits.

Produits en 2003 et réalisés à partir de figurines en plastique style "petits soldats" selon une technique de *stop motion*, les vingt épisodes de la série *Panique au village* relatent la cohabitation chaotique entre Cowboy, Indien et Cheval, héros incongrus qui se retrouvent au fin fond de la campagne wallonne, ce qui n'étonne personne, à commencer par les héros qui ne cherchent guère à comprendre ce qu'ils font là. Sommet de non-sens, chaque épisode de cinq minutes part d'une situation anecdotique pour plonger irrémédiablement dans un univers sans queue ni tête dans la plus pure tradition du *splastick*, avec des onomatopées pour toute forme de dialogue. Le pari paraissait donc audacieux : comment

développer sur soixante-dix minutes un récit qui tienne la route, sans épuisier le spectateur à coups de gags dont la surenchère pourrait lasser ?

UN VILLAGE À LA FÊTE

Comme chaque 21 juin, c'est l'anniversaire de Cheval, mais ses compagnons n'ont rien prévu. Dans l'urgence, ils passent donc commande de briques sur Internet, mais ce qui devait constituer une surprise entraîne par un effet domino une catastrophe et la maison de Cheval est détruite. Défiant toute logique, Cowboy, Indien et Cheval se lancent alors dans un voyage autour du monde... Après un *teaser* jubilatoire et non conventionnel de trois minutes, les premières images de cet objet

filmique non identifié confortent une impression très favorable, dévoilant un Cowboy toujours plus pleutre et un Indien au dynamisme singulier, tandis que Cheval s'amourache d'une jument professeur de piano, personnage inédit de cette aventure au budget très raisonnable de trois millions et demi d'euros pour un tournage étalé sur sept mois et demi. Évoquant Matt Groening et Terry Gilliam, l'univers ubuesque du duo complémentaire se situe entre le détournement potache et le travail artisanal assumé. Même si les auteurs ont à l'évidence les pieds sur terre et ont su mesurer l'adaptation nécessaire induite par le passage au format long, ils ont dû faire face aux esprits chagrins qui n'ont pas voulu y croire, de

France 3 au Studio Aardman, seulement prêt à s'engager si le duo wallon acceptait de rajouter des expressions à des personnages dont le vis *comica* repose précisément sur l'apparence brut de décoffrage. Toutefois, si Cheval ne possédait que quatre positions différentes dans la série, le film change un peu la donne afin que l'aspect jusque-là syncopé de sa démarche lui donne un "air moins toré", pour reprendre les termes du coréalisateur Stéphane Aubier. Un cinéaste qui, en plein travail sur *Ernest et Célestine* (un nouveau long métrage 2D dont le processus d'animation sera lancé en janvier 2010), a bien voulu revenir plus longuement sur cet événement. (GB)

Pouvez-vous nous rappeler les circonstances de votre rencontre avec Vincent Patar ?

J'ai rencontré Vincent à l'école de Saint-Luc à Liège, en arts plastiques. On voulait faire de la bande dessinée. On a été un peu nourri par les mêmes choses en matière de BD, et sensiblement lui les mêmes choses. Ensuite, on a appris l'existence de La Cambre, une école de cinéma d'animation à Bruxelles. Là, on a suivi les cinq années d'études, ce qui nous a laissé le temps d'expérimenter toutes sortes de techniques, le dessin animé bien sûr, mais aussi la plastiline, le *stop motion*, le papier découpé... On riait des mêmes trucs : je me souviens qu'on avait trouvé des vieux Podium et on découpait par exemple la bouche de Sardou pour la coller sur la tête de Johnny, on y ajoutait les cheveux de Dave et le résultat nous faisait mourir de rire. Sur le même principe, on a même fait un petit film avec des Claude François, des Sheila et des Ringo. Mais on travaillait aussi chacun de notre côté : Vincent avait imaginé un film autour d'un personnage de cheval qui meurt systématiquement à la fin de chaque épisode, ça s'appelait *André, le mauvais cheval*. De mon côté, j'ai réalisé *Pic Pic le cochon magique*, l'histoire d'un cochon qui ignore



Stéphane Aubier et Vincent Patar

qu'il a le pouvoir de devenir magique, une sorte de pastiche des super-héros. Ce n'est que plus tard qu'on les a réunis dans un programme commun, le *Pic Pic André Show*.

En quoi le ton du film *Panique au village* se distingue-t-il de celui de la série ?

C'est resté le même type d'humour. Ce qui a nettement évolué c'est le rythme général, à la fois au niveau de l'animation et de l'histoire. Dans la série, les épisodes durent cinq minutes donc tout va vite, c'est avant tout une succession de gags, une sorte de course effrénée. Pour le long, il a fallu inventer une histoire qui tienne sur soixante-dix minutes, développer le caractère des personnages et étoffer leur univers. Par exemple, dans le film, les personnages sont moins invincibles et lorsqu'ils font une connerie, il leur faut du temps pour la réparer.

À l'origine, le scénario partait dans tous les sens : les animaux prenaient le pouvoir et installaient un

genre de Las Vegas à côté de la ferme ! Il y avait des séquences très drôles mais qui relevaient presque plus de la BD que de l'animation. Fin 2003, on s'est tous réunis, Vincent Patar, Vincent Tavier, Guillaume Malandrin et moi-même, pour écrire le scénario. On pensait l'écrire en six mois, erreur il nous a fallu trois ans et à peu près deux mille dessins pour constituer le *story-board* ! Après on a fait l'animatique, qui consiste à filmer le *story-board* auquel on ajoute déjà des sons témoins. Ensuite, on a commencé à travailler en équipe réduite (dix-sept personnes) sur la fabrication des nouvelles figurines, des décors et les premiers tests d'animation. Puis on a entamé le tournage qui a duré en tout sept mois et demi.

L'étape finale, qui représente bien 50 % de la réusite du film, c'est le son. C'est à dire le bruitage avec le fameux Bertrand Boudreau qui travaille avec nous depuis très longtemps, l'enregistrement des voix avec Benoît Poelvoorde, Bouli Lanners et plein d'autres amis qui avaient déjà assuré les voix sur la série. Et puis un bon mix de Franco Piscopo et Benoît Biral, qui se sont quand même retrouvés avec plus de deux cent soixante quinze pistes sons différentes. Et il ne faut pas oublier la musique, pour laquelle on a sollicité Dionysos et les French Cowboys.

À partir de combien d'entrées estimeriez-vous que le film est un succès ?

Je ne sais pas, on ne se pose pas vraiment ce genre de question. On a surtout fait notre truc honnêtement et on attend de voir comment le film sera reçu par le public.

PROPOS RECUEILLIS PAR GERSENDE BOLLUT

Remerciements
aux Rencontres Audiovisuelles de Lille

